

# LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3059. — 60<sup>e</sup> Année.

SAMEDI 5 AOUT 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



L'OFFENSIVE DES ALLIÉS DANS LA SOMME. — Le Président de la République, le général Joffre et le général Roques, ministre de la Guerre, s'entretenant avec le général Balfourier au quartier général de celui-ci. Le Président porte la nouvelle tenue qu'il a adoptée pour ses voyages au front.

(Document de la Section Photographique de l'Armée.)

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

### POUR ÊTRE AIMÉS

Voici les Boches qui se mettent à pleurnicher.

Pourquoi ?

Parce qu'ils s'aperçoivent, à leur grande stupeur, qu'on ne les apprécie pas comme ils le méritent et ils souffrent cruellement de cette injustice. Injustice certes : n'est-il pas reconnu et prouvé que « parmi tous les peuples de la terre, les Allemands forment le meilleur ? Que chez eux seuls on rencontre plus d'activité, de fidélité, de véracité, d'amour de la paix et de l'humanité que chez les Français, remplis de haine, que chez la perfide Albion, ou que chez les Russes, hautains, agressifs et cruels ? C'est bien pour ces raisons, d'ailleurs, que Dieu a choisi l'Allemagne comme instrument de sa colère dans ce premier acte du jugement dernier pour corriger les autres peuples placés plus bas, afin qu'humiliés ils rentrent en eux-mêmes. » C'est du moins ce qu'assure une petite brochure de propagande publiée à Zurich et que des colporteurs répandent à profusion dans le Jura suisse.

Les sujets du Kaiser, nul ne l'ignore, ont d'eux-mêmes une très haute opinion. Depuis quarante ans, sur un mot d'ordre venu de haut, on leur a seriné qu'ils étaient les plus beaux, les plus forts, les plus purs, les plus courageux, les plus sensibles, les plus honnêtes, les plus industriels des enfants des hommes. Ces constatations proclamées dans toutes les chaires, qu'elles fussent d'Universités, d'églises ou d'écoles, et ressassées sans lassitude, se sont infiltrées dans toutes les classes de la nation, de la plus haute à la plus humble et tout ce qui est Boche s'est mis à crier : regardez-nous ! Admirez ! Nous sommes les plus forts, les plus purs... etc. Si bien qu'à les entendre ainsi exalter leurs innombrables vertus, il s'est trouvé, hors d'Allemagne, — et même chez nous, — des gens qui, dupes de ces clamours et influencés par ces criailles, ont répété : oui, décidément, ils sont les plus forts, les plus purs, les plus laborieux !... Et on aurait fini par le croire, s'ils s'étaient contentés de se pavanner de la sorte « à domicile ». Par malheur pour eux, ils n'ont pu résister au désir de nous faire apprécier de près leurs belles qualités ; ils sont sortis en masse de chez eux pour que nous puissions les mieux admirer. Et tout de suite, dès leurs premiers gestes, ils ont été jugés à leur véritable mesure : le monde civilisé tout entier sait maintenant, et sait à n'en pas douter, que le Boche est, de tous les humains, le plus voleur, le plus faux, le plus cruel, le plus plat, le plus imposteur, le plus rapace et le plus servile. Rien qu'à le voir apparaître tel qu'il est, c'a été une nausée de dégoût, un sursaut d'horreur ; et cette répugnance sera désormais invincible : elle a si profondément pénétré tous les esprits et toutes les âmes que, dans cent ans, nos arrière petits-fils l'éprouveront d'instinct : l'Allemand n'a eu qu'à se montrer pour perdre à tout jamais le fruit des vantardises et des fanfaronnades de quarante années. Le ballon, gonflé avec tant d'activité et de soin a crevé comme un simple Zeppelin.

Mais là où le phénomène devient curieux et amusant, c'est qu'ils ne se doutent pas, outre-Rhin, de ce revirement. Ils continuent à croire qu'ils ont convaincu l'Univers de leurs perfections morales, et ils ne comprennent pas comment le dit Univers, — dont sont exceptés les Turcs et les Bulgares, — fait tant de façons et lutte avec tant d'acharnement plutôt que de subir leur incontestable supériorité.

Comment ! Nous sommes les premiers en tout, Dieu est manifestement avec nous, notre « Kultur » est ineffable, nous ne rêvons que le bonheur du genre humain par la régénération universelle, et nous ne sommes pas aimés ! Dans leur aveuglement, et pour repousser les bienfaits dont nous voulions les accabler, les Belges violent leur propre neutralité, les Français incendent leurs cathédrales, les Anglais se conduisent comme des brigands, et c'est nous qu'on accuse, nous les doux pasteurs de l'humanité !... Il faut que le monde soit devenu fou ! — Tel est leur raisonnement ; telle est aussi la cause de la stupeur et des pleurnicheries dont il était fait mention ci-dessus. Et n'imaginez pas que j'invente ; c'est là, très exacte-

ment résumée, la thèse que soutiennent et que développent la grande majorité des journaux allemands.

Se faire aimer : c'était le rêve de la Germania : et elle se révolte à constater la difficulté de le réaliser. Nombre de professeurs discutent maintenant sur cette inexplicable anomalie : Von der Goltz étaie, dans la *Jeune Allemagne*, revue éditée à Stuttgart, « sa stupéfaction devant la haine générale qui enveloppe sa chère et douce patrie ». C'est pour lui « une énigme de psychologie insoudable » : il ne comprend pas « l'ingratitudine des Belges auxquels l'Allemagne apportait enfin l'organisation supérieure qui pouvait les éduquer » ; il reste bouche bée en constatant que, plus se dévoilent la mansuétude et la générosité teutones, plus se font rares les amis de l'Allemagne : il faut vraiment, conclut-il avec mélancolie, que toutes les nations se soient liées « par un parti-pris évident » pour résister ainsi à la séduction manifeste que ne peut manquer d'exercer sur tous les coeurs honnêtes la chevaleresque et loyale attitude de l'Allemagne.

D'autres, non moins perplexes, affirment, après examen, que cette universelle obstination est absolument incompréhensible : ces malheureux Latins ne sont donc pas assez doués pour reconnaître que l'Allemagne seule a le privilège de « l'art de l'âme ? » Ainsi professe un certain herr Böberiess von Munchausen : voici un rédacteur de la *Gazette de Cologne* affirmant, lui, que « depuis le début de la guerre, seule de tous les belligérants, l'Allemagne a donné des preuves de goût et de délicatesse ». Un troisième, — dans la *Gazette de Francfort*, — s'attriste à la pensée de l'Europe tombée si bas qu'elle n'est plus en état de reconnaître que l'Allemand « peut se dire sans vanité ni orgueil le meilleur échantillon de l'humanité, possédant tous les dons et méritant tous les triomphes ». Quant au *Berliner Tageblatt*, il s'indigne et, par la plume de herr Engelbert Pemerstorfer, déclare que « ce qu'il y a de plus épouvantable dans cette guerre, est la haine écumante de rage qui monte de tous côtés contre les allemands » : heureusement ceux-ci ont, dans le caractère, une disposition spéciale qui les rend incapables « de brutalité, de mensonge et de cruauté », et l'on peut espérer que les plus prévenus finiront bien par rendre justice à ces heureux traits du tempérament national.

Cette haine constatée, vous pensez bien qu'il s'est trouvé des psychologues pour en démêler les raisons : presque tous se sont accordés sur cette affirmation flatteuse qu'elle n'a pour motif que la jalouse de l'Europe pour qui la perfection boche est « un continual reproche ». D'ailleurs cette perfection même est portée à un tel point qu'il ne faut pas espérer la voir de si tôt appréciée et comprise par les autres peuples, trop arriérés ; il faut attendre que « le monde soit à la hauteur de la *Kultur germanique*, et il se passera du temps avant que les qualités allemandes soient le bien de toute l'humanité » ; alors seulement le monde ne sera plus jaloux des boches et les aimera comme ils méritent de l'être.

Ainsi se consolent-ils des avanies dont ils sont l'objet, dès qu'ils mettent le pied hors de chez eux : un Prussien habitant Milan raconte comme un fait banal la suspicion générale qui entoure en Italie ses compatriotes. « Si un Allemand entre dans un café pour prendre un bock, il trouve bientôt devant lui un petit papier par lequel on l'invite à déguerpir ». A Amsterdam, le professeur Rudolf Eckern, — un berlinois, — constate avec orgueil que sur douze cents membres d'un grand club, six ou sept à peine ont des sympathies pour les Allemands : « le sentiment général nous est hostile », écrit-il ; et, tout de suite, il explique : — « Tout cela est l'effet de notre caractère, peu intelligible pour les autres, parce que nous constituons un peuple de héros ! »

Quelques-uns, cependant, ont voulu pousser plus loin l'enquête et démêler les raisons de cette aversion générale. Pourquoi depuis le début de la guerre, s'est-il élevé contre l'Allemagne, au cœur si tendre, si désireuse d'être aimée, un tel concert de réprobation ? Sera-t-ce à cause de ses ingénieux procédés de guerre ? Lui ferait-on, par hasard, un crime du torpillage du *Lusitania* : — « Mais, réplique de Goltz, l'Océan est un champ de bataille comme un autre ; les civils n'ont qu'à ne pas s'y aventurer, s'ils craignent la mort ; nul ne les oblige à sortir de chez eux ». — Aurait-on l'impudence de

ne point trouver correct l'emploi des gaz asphyxiants ? La *Gazette de Cologne* répond en demandant « s'il est un procédé plus conforme au droit des gens que ce nuage de vapeur qu'un vent léger emporte doucement vers l'ennemi ? »

Les soi-disant atrocités commises par les troupes du Kaiser en Belgique expliqueront-elles davantage ce préjugé haineux dont l'Allemagne souffre dans son cœur ! Ici, il faut entendre les explications du doktor Ziegelroth : il a entrepris le voyage de Belgique, afin d'y recueillir des informations sûres et il publie dans la *Kælnische Zeitung* le résultat de son enquête : il a causé avec de vieilles paysannes qui lui ont bien certifié « que tout le mal avait été commis par les Belges eux-mêmes ». Il a découvert que « le clergé français était maître de toute la politique belge et travaillait là contre la république, de telle sorte que la France doit se montrer très reconnaissante du bouleversement qui la délivre de ses ennemis ! » Il atteste, d'après témoignages irrécusables que « si les nobles soldats de Guillaume ont bu tant et tant de vin, c'est parce qu'ils se méfiaient de la qualité de l'eau et que les règlements sanitaires leur recommandent instamment de ne point faire usage de puits ou de fontaines qui pourraient être contaminés ». Enfin si ces mêmes nobles soldats ont complètement dévalisé les maisons et envoyé les meubles en Allemagne, « c'est à la prière des habitants eux-mêmes, lesquels suppliaient qu'on les pillât afin qu'ils pussent, après la guerre, réclamer à leur gouvernement de fortes indemnités et acquérir ainsi des mobilier neufs en remplacement des vieux dont ils étaient ainsi débarrassés ». Herr doktor Ziegelroth n'a pu, malheureusement, interroger les vieillards que ses compatriotes ont massacrés, les femmes qu'ils ont éventrées, les malheureux enterrés vivants ou jetés dans les flammes : mais n'en doutez pas : s'il avait questionné ces morts, ceux-ci lui eussent répondu qu'eux-mêmes avaient sollicité d'être délivrés de la vie qui leur était à charge, et qu'ils se trouvent actuellement beaucoup plus heureux dans les délices de l'autre vie que lorsqu'ils végétaient dans ce misérable pays belge non encore régénéré par la puissante main de l'Allemagne. Ce qu'affirme, en toute conscience, le Ziegelroth, c'est que, à défaut d'êtres humains, il a vu... écoutez ceci : — « des chiens, des chèvres et des porcs témoignant de leur joie à l'arrivée des soldats prussiens auxquels ils faisaient un joyeux accueil ! »

On peut se demander si ces gens-là sont bêtes, — ou fous, — ou s'ils ont entrepris de se moquer du monde : notez qu'on pourrait multiplier les citations de ce genre et j'ai trouvé celles-ci dans un récent volume qui a pour titre *Journal d'une Parisienne pendant la guerre* : le livre est de Mme la baronne Michaux qui connaît à fond l'Allemagne et les Allemands et qui a eu la bonne fortune de pouvoir, depuis le début des hostilités, recevoir les journaux boches et y puiser ces perles : cette lecture a stimulé sa verve et rien n'est plus plaisant et précieux que ce journal où, presque à chaque page, se trouve un écho des insanités et des pitreries à l'aide desquelles l'Allemagne essaie aujourd'hui de détourner les représailles qu'elle sent inévitables et de présenter son œuvre de sauvagerie comme une œuvre d'amour. Ayant découvert qu'ils étaient tarés et inéducables, les Allemands érigent leurs tares en vertus et leurs crimes en philanthropie. Ils imaginent que « ça passera comme ça » et qu'ils parviendront à mettre les atrocités commises sur le compte d'un bon sentiment mal interprété.

Voilà pourquoi ils tentent à présent d'attirer les Belges en leur montrant des portraits du Kaiser où l'empereur est représenté voûté, le visage ravagé et presque méconnaissable : au-dessous de cette navrante image est imprimée cette légende : — « Volez ce que la guerre, imposée à notre souverain, a fait de lui ! Accablé par la douleur il ne réclame plus que la paix, afin de rendre au monde la tranquillité et la quiétude ! » Voilà pourquoi aussi ils protestent qu'ils n'ont jamais cherché que le bien de l'humanité, persuadés que, comme l'écrit un certain lieutenant Kuhn, porte-parole de toute la jeunesse allemande, le genre humain ne connaîtra pas de bonheur, tant que la puissante Germania n'aura point élevé son temple « sur des montagnes de cadavres, sur des mers de larmes, sur des râles de morts ». Voilà pourquoi enfin tous ces psychologues inquiets font semblant de s'étonner que la reconnaissance et l'amour

de toute la terre n'ont point répondu à leurs bons procédés. Ils se lamentent de n'être point aimés ; ils cherchent la cause de ce dégoût et de cette horreur que leur race inspire : et les plus résignés avouent que « peut-être n'ont-ils pas la manière », mais que, tout de même, leurs bonnes intentions ne sont pas niables.

Cette plaleur est peut-être ce qu'ils nous auront montré de plus stupéfiant depuis qu'ils se révèlent à nous « sous leur vrai jour » : comme ce lanceur de je ne sais quel produit qui avait imaginé, en manière de réclame, cette phrase insidieuse : *le goûter c'est l'adopter*, ils clamaient à tous les échos leur puissance, leur beauté morale, leur génie d'organisation : et ils se sont mis en tête, par convoitise, d'en faire bénéficié notre pays : seulement, *goûter* du boche c'est s'en écouter pour jamais : ils s'en rendent compte, un peu tard, et ils voudraient nous persuader maintenant que tout cela n'est qu'un malentendu, et que s'ils ont tant volé, incendié et massacré, c'était tout uniment dans le but de « se faire aimer ».

G. LENOTRE.

#### IMPRESSIONS DE GUERRE EN RECONNAISSANCE

La cavalerie russe a donné ! Un escadron anglais a chargé ! Quel écho profond, quel frémissement ces simples lignes font passer aux coeurs des cavaliers français ! Pauvres chevaux qu'on a tant préparés, tant soignés, depuis une année et qu'on ne pouvait emmener avec soi quand on allait sur la ligne ! Là-bas les Russes ont des étendues à fouler, des cieux posés sur des espaces et non sur des couloirs ! Ils avancent. Ils sont les antennes des armées en marche. L'offensive ! Voici que pour nous aussi les temps sont proches, ces temps retrouvés de la Marne et de la course à la mer où l'on fouillait avec des chevaux haletants des horizons indéfinis !... Te souviens-tu de cette fois..., et de cette autre...

... Ils étaient une quinzaine de hussards, à l'aurore de la Marne, qui n'avaient pas encore vu le feu. La veille ils croyaient l'ennemi du côté de la Belgique et, brusquement, on donne pour objectif à leur reconnaissance ces deux villages de S... et de T..., presque de la banlieue. « Est-ce possible », se disent-ils, tout avides qu'ils soient de la rencontre. Ils partent. Ils ont à traverser une grosse partie de l'armée Maunoury et ce lent et puissant mouvement des troupes, ces files d'attelages, canons, caissons, lourdes voitures, ces colonnes d'infanterie sans commencement ni fin, ces généraux pensifs au fond de leurs automobiles, tout cela leur fait pressentir la gravité des heures ! Aux avant-postes marqués par quelques groupes de soldats épars dans les champs, ils s'aperçoivent que la direction de leur marche les rend intéressants, que de longs regards fraternels les accompagnent. Pénétreraient-ils vraiment dans cette zone qui sépare deux armées dont le contact est perdu ou n'est pas encore trouvé, dans le royaume mystérieux de la cavalerie ?

Magnifiques reposoirs du soleil, les blés murs s'incurvent vers un défilé boisé. Quelqu'un a cru voir un cavalier qui détale. On avance un peu anxieux... Rien... Le défilé passé sans embûches, la première fièvre se dissipe suivie même d'un peu de déception... Au milieu d'un verger, une vache rumine, l'entrave au cou, heureuse dans l'or fluide de l'été... Plus loin, la vue de deux chevaux sellés, sans bride ni attache, intrigue. Aux alentours, personne.

Voici les premières maisons de S... C'est un gros bourg dont un réseau de jardins coupés de haies et de fossés rend les abords difficiles. Avant de pénétrer de face, des cavaliers contournent ces défenses naturelles, cherchant à gagner quelque ruelle à la dérobée. Ils reviennent accompagnés d'un habitant qui déclare la place nette. Pas d'ennemis à S... D'aucuns prétendent en avoir vu à T... Bien entendu, on poussera jusqu'à là. Mais il n'est pas loin de midi et, depuis l'aube, on est en route. Les hommes seraient contents d'avaler un verre de vin. Et les chevaux, par cette chaleur, doivent mourir de soif !... Des vedettes placées aux issues principales, le reste de la troupe met pied à terre sur la place où se trouve l'abreuvoir. Et, tandis

que, sans débrider, on laisse les chevaux plonger leurs naseaux palpitants au fond des aubes, des verres sont apportés d'un cabaret voisin... Maintenant cela ne se ferait peut-être plus. Au réveil de la France insouciante et brave, qui, songeait à être prudent ?

Or il advint que les causeries, les rires, tout ce repos animé chut comme en une trappe. L'attention semblait naître spontanément et le silence s'imposait à mesure que se rapprochait un bruit de chevauchée assez dense. Le moment fut court. En rangs serrés, un fort peloton de cavaliers déboucha. Tout ceux qui étaient là se souviennent de ce point d'orgue qui précédait dans l'esprit le déclanchement de la surprise. Pendant quelques secondes, la sensibilité refuse d'enregistrer le spectacle aperçu, de sorte que cet instant fait paraître la réalité imprévue comme une œuvre d'imagination... Holà ! Ces cavaliers ne sont pas des nôtres. Le casque au plateau carré, ce trop fameux casque des uhlans, gravé dans nos mémoires par les images de soixante-dix, le voilà ! Ils approchent encadrés de leurs lances. Puis étonnés aussi, s'arrêtent. Sans doute y eût-il plus d'un cœur qui battait la chamade et, parmi les buveurs de la place, plus d'un qui s'adressa quelque adieu muet à lui-même. Ce ne fut pas long. Une voix espiègle s'écria : « Ça n'a rien à faire ». Et deux prompts coups de feu partirent du côté français. Un ennemi chancela, abandonnant sa lance. Son cheval s'ébroua, bouscula les autres et, dans un demi-tour rapide, la troupe adverse disparut en faisant sonner le pavé. Vite rassemblés, vite à cheval, les hussards sillonnèrent le village qui était vaste et tortueux. La vision était éclipsée.

Cette première rencontre les avait énervés. Son issue inespérée les mit en goûts. Sur leurs petits chevaux agités ils s'impaticientaient de ne pas retrouver l'ennemi. Un vieillard hébété, assis sur un talus, les contemplait. Ils le presserent de questions. L'homme, quoique un peu rudoisé, ne pouvait tirer aucun son de sa bouche. Il fallait pousser les recherches vers T... Un grand mur de parc, propice aux embuscades, bordait la route. On s'en écarta sans trop appuyer néanmoins vers de vastes bois que des grillages rendaient impossibles à sonder. Entre ces deux mystères, la troupe traversa les prairies d'un bon trot.

Plus loin, les bois obliquaient vers la route, masquant l'entrée de T... On apercevait une maisonnette sur la lisière. Arrêtés quelques instants à sa hauteur, les cavaliers de pointe se rapprochèrent au galop. La cabane était occupée par une ambulance allemande et par une section en armes. Il y avait là des blessés des deux armées. Le médecin demandait à parler. L'entretien fut accepté. Un chemin bordé d'arbres coupait la plaine. Les hussards s'y arrêtèrent et vinrent bientôt s'avancer entre les éclaireurs deux hommes à pied dont l'un portait au bout d'une perche un morceau d'étoffe blanche. Et, dans celui-là, ils reconnaissent un fantassin français sous le vieil uniforme net des commencements, capote bleue, pantalon rouge. C'était un prisonnier. Le médecin teuton salua correctement. Il dit en quelques mots de français son désir d'échapper de l'ambulance un combat imminent. Quel message devait-il rapporter à ses compatriotes en armes qui occupaient la baraque ? L'officier de hussards, jouant d'audace, déclara : « Je n'attaquerai pas la section dans l'ambulance. Qu'elle y laisse ses armes et vienne se rendre à nous. Vous ne voyez ici qu'une avant-garde. Des forces importantes nous suivent. » Ce subterfuge, quelqu'en fut le succès, allait remplir le but de la reconnaissance. Si l'ennemi se rentrait, c'est qu'il n'avait aucune base à T... Sinon, en suscitant sa riposte, on aurait d'excellentes indications sur ses forces.

L'allemand, ayant salué, voulut remmener son parlementaire. Le lieutenant s'y opposa délivrant le petit fantassin qui riait, ahuri et joyeux, serrant les mains des camarades. C'était un réserviste, maigre, pâle avec une petite barbe blonde. Il avait vu Charleroi et s'était fait happen l'avant-veille. Le teuton demanda une escorte au moins jusqu'à mi-chemin. Pour l'encourager dans sa mission, trois cavaliers l'accompagnèrent, ayant pour garantie sa personne. La situation était mystérieuse, incertaine. Comme une brise sournoise, l'inquiétude circulait parmi les cavaliers sans lasser leur courage. A ce moment, quelqu'un chargé de

regarder en arrière vint dire : « Les uhlans reviennent. » — On les voyait en assez bon nombre mal dissimulés par une haie, qui quittaient leurs chevaux pour prendre des positions de tir. — « Feu sur eux », commanda l'officier. Il ne fallait pas leur laisser le temps de prendre à dos la petite troupe. Pendant quelques minutes, du haut de leurs chevaux, les hussards échangèrent des balles avec les uhlans et allaient leur courir sus quand l'ordre, sur les lèvres du chef, se transforma soudain comme la situation : — « Par un, au galop, vers les bois ! » Et il désignait un layon à peine visible, seule issue qui désormais leur restât.

Comme un sarment qui flambe, la haie sur laquelle ils voulaient charger crépitait d'un feu décuplé. Leur direction de retour était barrée d'au moins cinquante carabiniers. En même temps partait des lisières qui couvrent T... une autre fusillade. Il en venait aussi par-dessus le mur de la route. Menacés sur trois côtés, ils n'avaient plus que le perfide chemin des bois vers lequel les ennemis tendaient à fermer le cercle ardent. Quel déploiement pour quinze hussards ! Ils galopèrent un à un sans se dépasser, dans la direction ordonnée et non sans que l'un d'entre eux ait pris le soin d'enlever en croupe le fantassin délivré. Une étrange volonté leur était offerte : être l'enjeu vivant de ce défi que le vent du galop semble jeter au vent des balles. On épouse merveilleusement l'élan du cheval, la puissance de ses muscles et l'on goûte en même temps comme filtrée à travers le tamis du danger une subtile vision de soi-même, en songeant que toute cette vigueur et toute cette lucidité peuvent être anéanties par une seule de ces invisibles abeilles dont le vol ronronne autour de notre vol.

A peine entrés dans le bois, ils pensèrent recevoir le coup de grâce. Les grillages de lisière, qui longeaient les deux côtés du sentier, ne tardaient pas à se rejoindre par une porte cadrassée. Comme des mouches sur une vitre, les petits cavaliers éperonnaient leurs chevaux, cherchant une issue ça et là. Le camarade délivré, accroché au torse de son sauveur, murmura : « Mes bons amis, ne m'abandonnez pas ! » L'ennemi, ayant découvert à quel petit effectif il avait affaire, accourrait au galop soutenu par le feu de son infanterie. Une fièvre de sauve-qui-peut menaçait de disperser les fugitifs. C'est alors que l'officier mit pied à terre, donnant ordre qu'on l'imitât. La bride au bras, se ruant à coups de talon, ils firent céder le grillage et, par la brèche, ils se coulèrent dans le fourré avec leurs souples montures, à la manière de chevreuils. Celui qui fermait la marche put voir de loin à travers les branches un grand uhlân faire sur l'obstacle un panache énorme. La mousqueterie continua quelques minutes, sembla même se rapprocher. Un autre sentier s'offrit dans une direction favorable et le bruit s'éteignit. Pour la plupart, ce fut la détente, la joie, la respiration qui s'amplifie. D'autres demeuraient encore méfiants, appréhendaient un retour de malechance. Il y avait des hauts et des bas pour une ombre et pour une branche. La réalité ne les avait point intimidés, l'imagination les troubloit. Et puis il manquait trois camarades pour lesquels on n'avait rien pu : ceux qui avaient escorté le médecin. Ils étaient partis l'entourant et ils l'avaient pour gage de leur vie. Cependant, qu'étaient-ils devenus ?

Décidément, la journée tourna bien. Les trois compagnons rejoignirent. Le sang-froid de l'un d'eux les avait sauvés. Sortie de la cabane au déclanchement du feu, la section ennemie les cernait. Le hussard appuya posément le canon de son arme sur la poitrine de l'allemand lui donnant à entendre qu'il fallait non seulement répondre d'eux mais leur faire livrer passage. Celui-ci ayant hélé ses compatriotes réussit à faire doubler l'infanterie aux petits cavaliers qui ne le laissèrent aller qu'après s'être assurés d'un bon chemin.

Les voilà réunis. Le bonheur de vivre fleurit en eux, affiné, exalté par le risque. Ils font un raccourci de leur journée : avoir été en plein guêpier sans y laisser personne, se renseigner sur l'ennemi et délivrer un camarade ! Et, poussant leurs chevaux épuisés sur les voies incertaines du crépuscule, ils vont se replonger dans la vaste armée frémisante, dans la marée montante de la Marne !

LÉRAN.

5 AOUT 1916



C'est par dizaines de mille que les armées russes capturent les soldats autrichiens dans leur offensive triomphale du front galicien.

5 AOUT 1916



d'interminables files de prisonniers remplissent les routes. Les captifs sont dociles : quelques sentinelles russes suffisent pour garder ce troupeau.

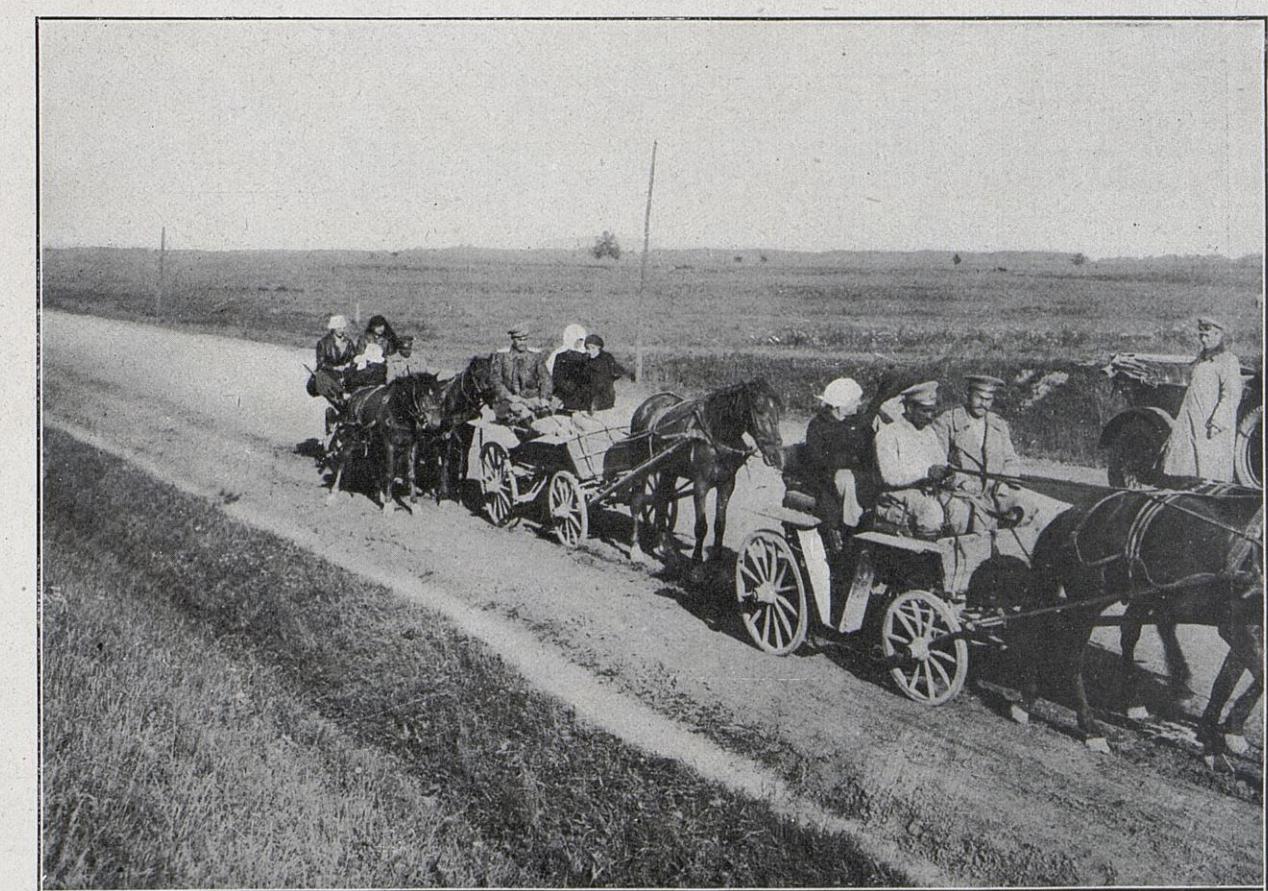


Les Autrichiens n'avaient pas prévu le retour offensif des Russes. Au bord des rivières ils s'étaient construit de confortables chalets d'été; ce sont les officiers russes qui les habitent maintenant.



Spécimen d'une organisation de tranchées conquise par nos alliés.  
ARTILLERIE SUCCÈS SUR TOUS LES FRONTS.

LES RUSSES POURSUVENT



Non loin de la frontière galicienne, les routes sont maintenant couvertes par les convois d'évacués de l'an dernier qui, conduits maintenant par les soldats russes, regagnent leurs pénates.



C'EST L'ATTAKUE QUI SE DÉCLASSE (Composition inédite de Léon Tzeyttine)

Voici l'heure du combat, l'heure de la mêlée farouche, à la suite de laquelle une nouvelle bande de notre sol aura été reconquise par nos vaillants troupiers. Le long séjour dans les tranchées les exaspérait : c'est avec joie qu'ils ont vu se produire la copieuse préparation d'artillerie qui annonçait leur prochaine intervention active : maintenant ils peuvent marcher ; ils s'en paient !... Sus aux boches ! Et d'un élan irrésistible, se jetant au travers de la mitraille et de la fumée, les nôtres ont déjà dépassé la première tranchée ennemie.

## JOURS DE GUERRE

MARDI. — Le visage brûlé par le soleil, l'altitude et le vent ; le teint de la couleur kaki de l'uniforme de coutil, et, dans tout ce bis, des yeux qui paraissent d'une extraordinaire clarté. Il se lève du canapé dans lequel il était enfoui. On croirait voir se dresser un de ces hommes qui sont légion dans l'armée russe et auxquels nous ne sommes pas habitués en France.

Bernard Boutet de Monvel est un exemple frappant de la transformation opérée par la guerre, chez un Parisien, un artiste, qui considérait les sports comme un heureux moyen de rompre en peinture avec la monotonie des costumes masculins, mais ne les pratiquait que médiocrement. Reste à savoir la proportion de ceux pour lesquels l'effort fut trop grand, qui n'ont pu supporter sans dommages de si nouvelles fatigues et que l'armistice sauvera d'un épisode irrémédiable. Hélas ! il est à craindre que nous ne puissions nous réjouir à l'heure de dresser un bilan. Je ne parle pas de ceux qui reviendront. Car, pour les disparus, nous ne savons que trop déjà l'étendue et l'irréparable des pertes subies !

Bernard de Monvel semble, à la vérité, tout étonné. Il regarde autour de lui avec un certain ahurissement. L'expression *tomber de la lune* paraît créée pour le peindre. Il est aviateur et vient de Salonique. Comme pour la plupart de nos amis en congé, il faut lui arracher des souvenirs ou des impressions. Il parle peu. Il promène les yeux sur les murs, autour de la pièce. Ce regard, nous l'avons souvent surpris, depuis un an et demi, chez ceux qui ne font plus que traverser pour quelques jours ce qui était autrefois leur existence accoutumée et à laquelle, entre le train qui les amena, celui qu'ils vont reprendre, ils n'osent point se raccrocher, de peur d'en trop souffrir, — au départ.

Le climat de Salonique offre cette particularité d'être à la fois beaucoup plus chaud et bien plus glacé que le nôtre, les extrêmes y sont excessifs, ce qui n'est jamais pour plaisir à la majorité des Français. Pour l'instant, on le suppose de reste, c'est à l'extrême brûlante que nos troupes du corps expéditionnaire ont affaire.

Salonique, l'armée d'Orient ! Ces noms évocateurs ont soulevé bien des enthousiasmes. Que de jeunes hommes se voyaient campés, à l'ombre des minarets blancs, près de jardins fleuris de houris et de roses... Le voisinage d'Athènes, les souvenirs de Missolonghi, magnifiques raisons de s'exalter au sortir de l'adolescence.

Quelques désillusions se sont produites dans cette vibrante armée, campée loin du pays. Il est beau d'évoquer les armées de Troie ou de Carthage, Homère et Flaubert, et de se sentir, en de si grands moments, quelque chose au cœur en plus de l'amour de la Patrie : l'attrait de Salammbo et d'Hélène. Mais il faut manger, dormir. Et la fièvre est une hideuse compagnie.

Des amitiés se sont nouées, des sortes de familles spontanées et temporaires, formées de grands garçons plongés dans une vie nouvelle et qui ne vivent pour ainsi dire plus, entre le passé et l'avenir, que de souvenirs et d'espérances, dans un présent pareil à un songe, un mauvais ou un bon rêve, selon...

Récemment Bernard Boutet de Monvel était en mission, à une centaine de kilomètres au nord du point d'attaque, mission d'aviateurs, petit groupe à demi-perdu en pleine nature, isolé du reste de l'expédition, se demandant parfois si les Bulgares n'étaient pas à portée de fusil — et vivant autour de ses aéroplanes comme la famille du Robinson suisse, alentour de la maison construite dans les branches protectrices d'un grand arbre.

Etrange famille qui ne répond point à ce que l'on se figurait d'hommes appartenant de si près à la vie du boulevard. Henri Bernstein, Jacques Richepin et son frère Tiarko, Bernard de Monvel, le dessinateur Préjelean. Peut-être en ai-je oublié un ou deux. C'est une page de Sem pour la *Vie Parisienne*. Vous entendez d'ici les dialogues, les discussions... Le rapport qu'il faut expédier chaque matin et qu'on rédige la nuit, la qualité des phrases qui ne semblent pas assez militaires à ce poète, à cet auteur dramatique, ce jeune compositeur fougueux, tous d'un caractère si marqué, habitués à commander à des armées de machinistes et de comédiens,

au milieu d'une nature peinte sur toile et qui sent la céruse, les lieux d'aisances et la souris.

On essaie de faire de temps en temps un repas. Mais les plats arrivent couverts de mouches.

— Tu n'aurais pas pu les inviter un jour avant nous, s'écrie l'auteur de la *Rafale*.

On chasse les mouches, on écarte celles qui se sont noyées dans la sauce et tout finit par des chansons. Bernstein qui souffre d'anthrax dans le cou, n'en fournit pas moins des raids prolongés et périlleux, tandis que, sur le même appareil, l'un conduisant, l'autre explorant, les frères Richepin, unis dans la plus tendre fraternité et se disputant avec des éclats de portefaux, s'enlèvent, bruns comme des Incas, agiles comme des athlètes, intrépides, magnifiques, donnant à l'avion les ailes de Pégase.

A Salonique, on se retrouve parfois en compagnie des officiers de l'armée britannique. Malheureusement, peu de Français parlent anglais et les Anglais n'aiment guère à faire étalage de leurs connaissances de notre langue.

— On dîne ensemble, on rit, on se tape sur le ventre...

— Vous n'avez pas eu d'alerte pendant la traversée, aucune rencontre de sous-marin ?

— Non... Deux ou trois fois notre bateau a changé brusquement de direction...

Cependant le peintre a connu les effets d'une torpille dans un navire. Entre la Grèce et Malte, on vit flotter des épaves... Quelques planches, plusieurs barques vides, abandonnées par les rescapés qu'un vapeur neutre était venu secourir : tout ce qui restait du bateau anéanti...

— ... Très peu de choses, ajoute en terminant Bernard Boutet de Monvel, avec sa belle nonchalance. Puis il hocha la tête, les yeux regardant, au delà du salon, dans un vide bleu, les épaves...

\* \*

MERCREDI. — Partout où il y a des Français, que ce soit au loin, sous les ciels de plomb ou sur leur sol même, au bord de l'Océan, sur les flancs des hautes montagnes, en quelque extrémité des Landes, à la pointe d'un cap balayé par les vents du large, dans l'abri d'une baie parfumée que le silence a creusée au fond d'un lac, — partout où il y a des Français, on voit surgir un théâtre et, bientôt, une exposition de peinture.

C'est un goût qui remonte loin. Le théâtre a des précédents plus anciens que l'exposition de peinture, qui est d'invention moderne. Mais le théâtre satisfait à la fois plus d'instincts et plus d'inspirations.

Nous avons eu, très rapidement, des tournées organisées sur le front. Elles donnaient leurs représentations à une certaine distance des tranchées. Mais, bientôt, le côté précaire de leur trop rapide improvisation ne suffit plus. On construisit un théâtre démontable et portatif, non pas positivement à la manière des scènes de Paris, mais qui en donnait très suffisamment les réminiscences... Des artistes mobilisés, ont fabriqué une scène ; les portants et le rideau évoquent à la fois le théâtre et le *caf'conc'*, c'est dire que tout le monde s'y sent à l'aise. Les troupes du général Gouraud en ont eu l'étrême. Il sera promené de secteur en secteur. Il est très demandé, très attendu. C'est comme un peu des poussières de l'asphalte du boulevard qui viennent flotter dans l'acide fumée des canons. Les hommes qui en ont la nostalgie y trouvent une diversion, ceux qui n'éprouvent point ce vague à l'âme mais qui saisissent toute occasion de se distraire y courront avec bonne humeur. Les auteurs du répertoire classique y alterneront avec le dernier refrain lancé par Mayol. A cette grande chaleur de l'armée, tous les métallos se fondent pour ne plus former qu'une qualité de lames. Molière y doit susciter les mêmes rires qu'aux chaudes soirées de l'hôtel de Bourgogne ; rien ne change d'une race si marquée que la nôtre. Les sondes qu'on lance dans les profondeurs de sa chair ramènent des humeurs et un sang pareils.

Les armées françaises sans théâtres n'eussent pas été les véritables armées de la France. Peu de temps après la Marne, les premières représentations étaient organisées dans les camps. Alors, des combattants au repos en faisaient tous les frais. Aujourd'hui, les étoiles vont les visiter, les réjouir et les émouvoir. Jadis, M<sup>e</sup> Georges traversa l'Europe pour aller rejoindre

le quartier général de l'Empereur Napoléon. Notre époque est plus républicaine : les théâtres appartiennent à tous les combattants.

A Salonique, — où il doit bien y avoir aussi quelque *Théâtre des Poilus d'Orient*, les peintres ont organisé un Salon... Voilà qui prouve la vitalité, la sérénité des nôtres. On y peut voir des toiles ou des dessins de Jouve, de Bernard Boutet de Monvel, de Préjelean, du fils d'Hermann-Paul, de Touchet, de Lobel-Riche, d'Insler, de Grasse, etc. Je doute qu'à Monastir les soldats de Ferdinand, de Guillaume et du vieillard de Schoennbrunn en aient fait autant.

\* \*

JEUDI. — Les valse de Rodolphe Berger... Mon Dieu, ce n'était pas d'une qualité d'art très relevée, comme *art* disons même bien vite que ça n'existe guère. Pour ce qui est de la qualité, c'en avait une et qui n'était pas à méconnaître, celle d'être appropriée aux milieux pour lesquels elle était, sinon écrite, du moins publiée.

Il fut un temps où sévissaient dans Paris d'innombrables orchestres. En cette saison principalement. Et ces orchestres suivaient dans ses déplacements la foule diaprée et monotone des cosmopolites et de ceux qu'on a baptisés, — je me suis toujours demandé pourquoi, — les *viveurs*, vu que peu d'individus me semblent profiter moins des dons et des joies de la vie que ceux-ci, gagnant leur lit à l'heure où le soleil se lève et ne se décidant à le quitter qu'alors qu'il est déjà presque retombé dans les steppes glauques de l'Océan.

... Les valse de Rodolphe Berger, — le *ragtime* n'était pas inventé, — poétisaient, chargeaient de langueur sensuelle et d'une volupté facilement accessible, l'atmosphère des casinos et des restaurants. On ne saurait dire si les truffes, pendant une période d'un ou deux lustres, eurent le goût de la musique de Rodolphe Berger ou bien si les valse de ce « compositeur » exhalaien une saveur de truffes, de canard au sang et de champagne. Toujours est-il que la cuisine, les vins et elles se trouvaient étroitement mêlés et qu'une fois à table on ne savait plus, dans ce qui passait par le gosier et les oreilles, discerner ce qui était destiné à l'estomac ou au sens de l'ouïe. Elles se valsaient, se bostonnaient sur le plancher de tout ce que les hommes, qui se prétendent civilisés, ont construit dans le voisinage de la mer, sur le sable argenté des plages ou devant les spectacles les plus émouvants et grandioses de la nature, — pour les enlaidir à jamais et prouver ainsi qu'ils ne se soucient que médiocrement d'admirer, lorsqu'ils s'y trouvent, les sites qu'ils ont décrétés admirables. Se souvenir d'un titre de valse de Berger serait risquer de lui attribuer la paternité d'un ouvrage de Margis, auteur de la célèbre *Valse bleue* ou de M. Maurice Depret, qui en possède également, plus ou moins bleues, quelques-unes à son actif.

Mais revenons à Berger. Ce compositeur, — si parisien, puisqu'il était si cosmopolite, — était né à Vienne, dont il était parti d'ailleurs à l'âge de neuf ans. Jamais, depuis qu'il vivait en France, il n'avait pensé qu'il pût se faire naturaliser... Aussi, ne l'ayant point pensé, il était demeuré autrichien... La guerre vint, il dut gagner Barcelone. Les échos étaient arrivés jusqu'ici de son désespoir de ne plus vivre à Paris... Ce chagrin n'était pas une feinte : Rodolphe Berger vient de se suicider à Barcelone, en se tirant dans la tête deux coups de revolver. Nous ne devons point nous montrer sévères pour ce sujet de François-Joseph, qui ne pouvait plus ni retourner chez les Boches, ni rentrer chez nous, où il avait toujours vécu.

Ces coups de revolver dans toutes ces valse leur donnent aujourd'hui une sonorité moins fade. Il faut en retenir quelques-unes, une seule, si vous voulez, pour nous évoquer, plus tard, un temps qui ne saurait plus être et l'évoquer passablement, après nous, à ceux qui s'essaieront à recréer une des périodes de la vie de Paris. Nous l'avons vu, plusieurs fois, tenter par Samuel, ce prince des directeurs de théâtres, qui nous restituait le bal Musard et les cocottes, la turbulente fin du second Empire, en faisant jouer dans une de ses revues, le beau *Danube bleu*... Le Danube bleu!... Qui sait... peut-être qu'en souvenir de lui, Rodolphe Berger avait voulu garder sa nationalité.

Albert FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)

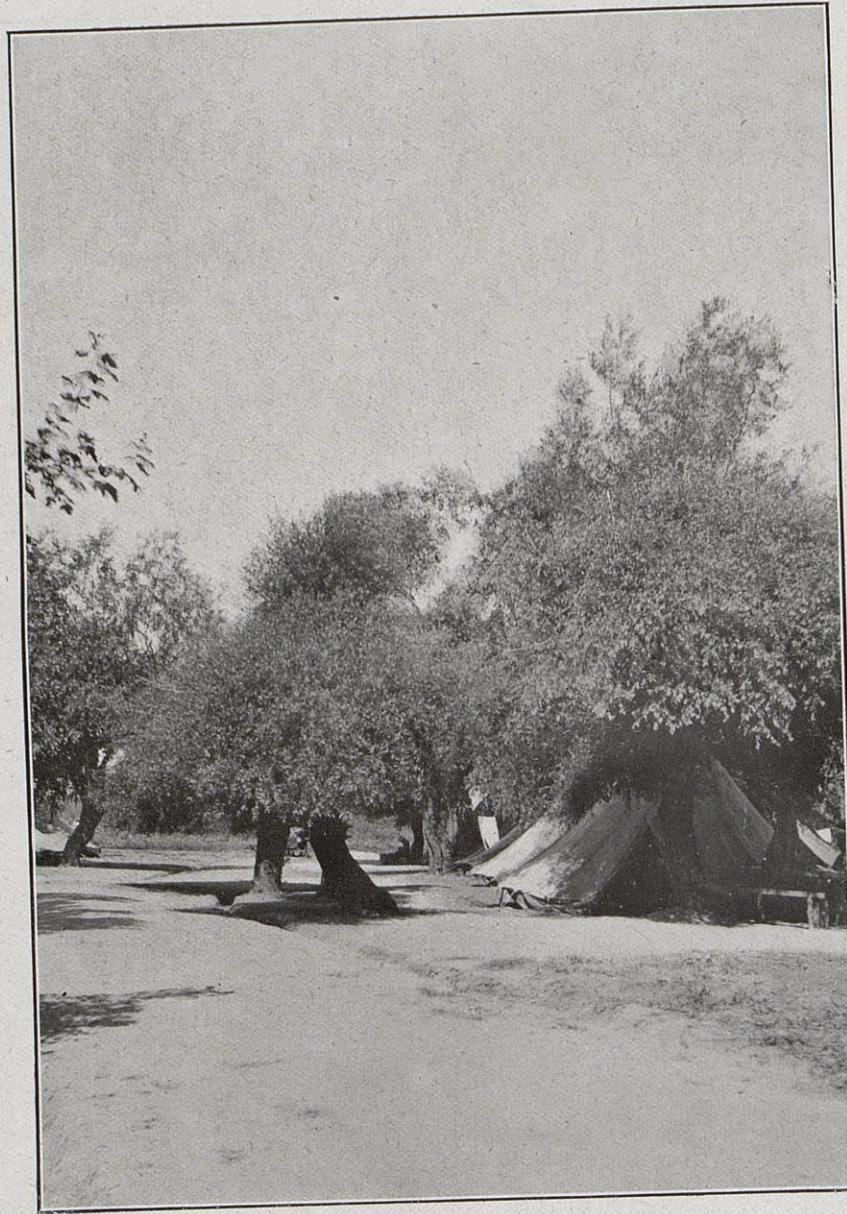


LES OPÉRATIONS VICTORIEUSES DE NOS SUPERBES TROUPES, DANS LA SOMME. — Cette image représente un régiment d'infanterie gagnant la ligne de feu, et passant, pour s'y rendre, devant ce qui subsiste de la célèbre sucrerie de

, dont il fut si souvent question, ces jours passés, dans les communiques. (Document de la Section Photographique de l'Armée.)



Chardons géants du bled macédonien.



Un campement dans une oasis du Bas-Vardar.

## LETTERS DE SALONIQUE

11 juillet 1916.

Mon cher ami,

Vous avez tort de me faire des reproches et de me traiter de paresseux. Je suis tout simplement abruti, alangui, liquéfié, si je puis m'exprimer ainsi, par la température qui règne dans ce pays. 32 à 34 degrés dans les intérieurs les mieux aménagés et dotés de ventilateurs, 45 degrés à l'ombre; et, au soleil, 51, 52, 54 degrés, voire en plein midi 58 degrés. Pas la moindre brise, des nuits lourdes, toutes vibrantes de la chanson des moustiques du Vardar, les terribles anophiles inoculeurs du paludisme et de la dengue.

Non, croyez-moi, Salonique n'est pas le lieu de délices que d'aucuns seraient tentés d'imaginer, ni la ville de plaisirs



Le lieutenant J.-J. F...

qu'un certain journaliste, qui dernièrement y vint passer vingt-quatre heures et promena ses pas désœuvrés entre le restaurant de la Tour Blanche et le Café Glacca, vous a dépeinte.

Tapie au fond d'un golfe étroit, elle ne participe pas à la fraîcheur des vents de mer; entourée de collines, elle accumule toutes les vapeurs lourdes et humides. Une chaleur moite et déprimante y règne constamment et, malgré les innombrables travaux d'assainissement entrepris par les alliés, les mauvaises odeurs empoisonnent l'air.

Mais c'est une ville et, pour les officiers et les soldats qui vivent dans le désertique bled macédonien, elle possède tous les attraits. On y trouve des cafés, des restaurants où la cuisine est, d'ailleurs, fort mauvaise, des cinématographes et deux ou trois beuglants en plein air où quelques



Les tirailleurs tonkinois, installés à Salonique, se rendent à leurs travaux.



Les braves Indo-Chinois remettent en état les jardins des anciens pachas.

désolantes étoiles (*sic*) provinciales massacrent sans pitié les chansons en vogue de l'avant-guerre. L'observateur superficiel ou mal intentionné qui ne fait que passer, voit les terrasses regorger de monde et les bouis-bouis faire des recettes qu'envieraient bien des théâtres parisiens et il en conclut que l'armée d'Orient vit dans le plaisir.

Il ne se rend pas compte que Salonique joue le rôle de toutes les grandes villes qui se trouvent à proximité du front, comme Châlons, Amiens, etc. C'est là que les officiers d'approvisionnement et les chefs de popote viennent de temps à autre faire leurs emplettes, c'est là que l'on envoie en permission pour deux, trois ou quatre jours les officiers et soldats de l'avant. Seulement, comme nous sommes en Grèce, il est impossible d'interdire les spectacles, et puis pourquoi le ferait-on ? Est-ce qu'ils n'ont pas le droit de se distraire un peu de temps en temps les pauvres diables qui vivent dans ce désert, toujours en contact avec les Bulgares et sous le feu de l'artillerie allemande, ces exilés qui ne reçoivent qu'à de très longs intervalles des nouvelles de la mère-patrie et que guettent, en dehors des ennemis, toutes les sortes de maladies exotiques ?

Il ne faut pas que le journaliste de passage se contente de faire le tour des cafés et des beuglants, il faut aussi qu'il aille visiter les hôpitaux de Salonique, alors il verra qu'il n'y a pas de meurtriers que les obus et les balles.

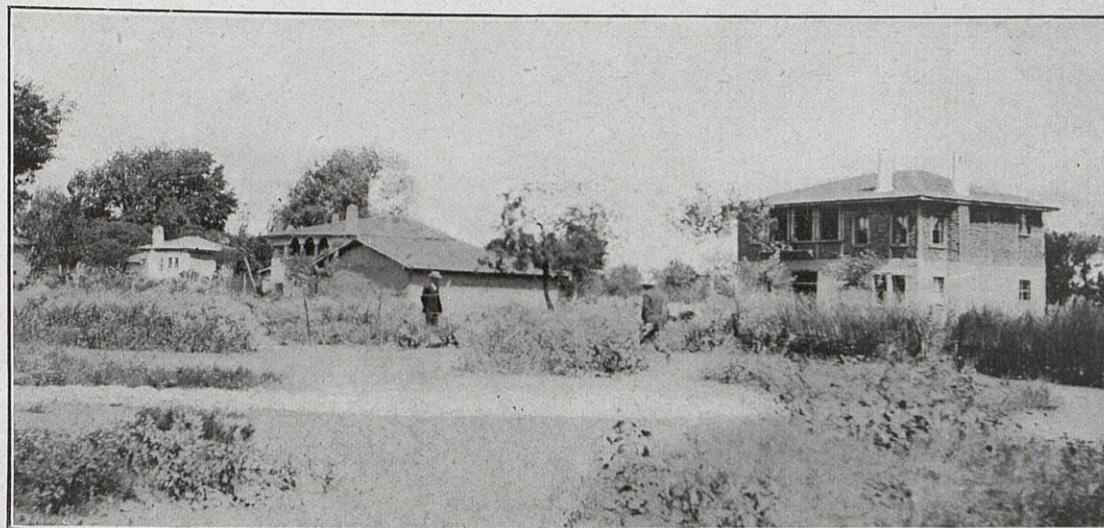
C'est que personne ne peut s'imaginer, s'il ne l'a vu de ses propres yeux, ce qu'est en ce moment le bled macédonien. Je vous ai décrit autrefois ces immenses plaines où l'on ne peut découvrir ni un arbre, ni un buisson, ces collines dénudées, couvertes de rochers, ces ravins sauvages où pas le moindre ruisseau ne met un peu de fraîcheur et de gaieté. Eh bien, figurez-vous ce paysage sous un soleil fulgurant, un soleil implacable dont jamais, vous m'entendez, jamais le plus petit nuage ne vient tamiser les rayons ardents. Ah ! nous les connaissons les meurtrières flèches d'or du dieu de la lumière !

Imaginez la vie de nos soldats qui n'ont, pour s'abriter, que leurs tentes individuelles, et que l'on est obligé, dans certains endroits, de ravitailler en eau avec des tonneaux qui voyagent en plein soleil ; songez que la seule végétation que l'on découvre parfois consiste en des charbons géants, ayant deux, trois mètres de hauteur et au milieu desquels il faut se frayer un passage, que les villages évacués n'offrent aucune ressource et que leurs maisons, construites en torchis, sont pour ceux à qui le hasard des emplacements permet de les occuper, de véritables étuves et vous aurez pour nos poilus d'Orient la même admiration et la même reconnaissance que pour les autres. Pourtant, quelquefois, près du Vardar, on trouve une petite oasis ; des arbres rabougris offrent une ombre maigre, de grands roseaux fournissent des matériaux pour construire un toit de verdure au-dessus des guittounes. Hélas ce coin reposant est plus dangereux que la plaine dénudée. L'humidité qui fait vivre ces saules et ces roseaux provient d'un marais stagnant. Ici la fièvre rôde, la terrible fièvre paludéenne qui, en quelques semaines jaunit le teint, dessèche la peau et transforme en un squelette vivant le plus solide gaillard, lorsqu'elle ne le tue pas en quelques heures, si elle se déclare sous sa forme maligne. Eh bien, malgré toutes ces souffrances et tous ces dangers invisibles, nos hommes, non seulement creusent à la frontière de solides ouvrages devant l'ennemi, mais encore ne cessent pas de harceler ce dernier par des patrouilles continues et de hardis coups de main ; nos troupes d'étapes composées de territoriaux, de tirailleurs tonkinois ou malgaches, tout en entretenant le camp retranché, font des routes qui rendent chaque jour plus faciles les ravitaillements et les transports. Enfin on prépare avec une activité, jamais ralenti, l'offensive future.

Voilà ce dont ne peuvent se douter les voyageurs pressés qui n'ont vu que Salonique où les quelques coquets villages proches dont chaque maison porte sur son toit deux ou trois nids de cigognes et où l'on trouve parfois de beaux jardins, jadis plantés par de riches pachas, et que nos bons indo-chinois remettent en état avec art.

\*\*

La situation politique est meilleure qu'il y a quelque temps, sans être toutefois aussi bonne



Un village aux environs de Salonique.



Fête et danses dans un village macédonien.



Dans les bourgs de Macédoine, chaque maison porte sur son toit deux ou trois nids de cigognes.

que, peut-être, on serait tenté de le croire en France.

L'énergie des gouvernements alliés a obtenu enfin ce que nous demandions depuis si longtemps, à savoir : la démobilisation grecque, le renvoi du Ministère Scouloudis. Bientôt la Chambre sera dissoute et de nouvelles élections, faites régulièrement, permettront au peuple hellène de montrer ses véritables sentiments. C'est parfait.

Pourtant si M. Zaïmis est un honnête homme, dans toute l'acceptation du mot et s'il s'efforce de témoigner sa bienveillance à l'Entente, il n'en est pas moins vrai que deux membres au moins de son Cabinet sont assez nettement germanophiles et qu'une certaine minorité turbulente entreprend contre les alliés une campagne de plus en plus violente, que l'on ne réprime pas comme on le devrait.

Le Roi a même répondu avec une bienveil-

lance exagérée à une adresse que lui envoya une de ces « ligues de démobilisés » que tente de créer le parti anti-vénizéliste, en répandant le bruit ridicule que le retour au pouvoir des libéraux serait suivi d'une mobilisation nouvelle.

Enfin des officiers se livrent à des manifestations déplacées et vont même jusqu'à sabrer dans son bureau, à dix contre un, le directeur d'un journal ententiste.

Il serait bon de continuer sans arrêt la politique de force inaugurée ces temps derniers, la seule que peuvent comprendre et admirer ces peuples orientaux, sans quoi nous serons forcés de recommencer les démonstrations violentes que nous avons dû faire il y a quelques semaines.

S'y résoudra-t-on ? C'est ce que l'avenir nous dira !

Je vous serre amicalement les mains..

X ..



L'HOPITAL ESPAGNOL DU BOULEVARD BINEAU. — La salle des blessés.



L'auto-ambulance donnée par S. M. le Roi.

## L'HOPITAL ESPAGNOL

Dans une oasis verdoyante du boulevard Bineau, sous des feuillages entrelacés, l'Asilo San Fernando cache discrètement sa façade blanche où flotte le drapeau aux couleurs d'Espagne.

C'est là qu'en septembre 1914, le marquis de Casa-Riera, grand philanthrope et grand ami de la France, organisa, en même temps qu'un ouvrage dans son hôtel, une ambulance de 25 lits.

Voici que la Colonie Espagnole de Paris, désireuse de donner à la France une preuve de reconnaissance, veut compléter l'œuvre du marquis en y créant un hôpital pour les grands blessés de guerre : elle n'attendait pour l'ouvrir que l'achèvement des bâtiments destinés au Dispensaire Alphonse XIII.

Sa majesté le Roi, dont la noble et généreuse tâche en faveur des victimes de la guerre est connue de tous, donne son appui moral et matériel.

Mme la marquise del Muni, à peine arrivée à l'Ambassade, s'empressa de constituer un Comité dont elle donna la vice-présidence à Mmes la marquise de Lambertye-Gerberville et la comtesse M. de Nora.

Autour d'elles se groupèrent MM. le duc d'Albe, Alvarez del Campo, J.-M. Boada, C. Botella, A. Carrion, marquis de Casa-Riera, marquis de Casa-Valdes, marquis de Cavyedes, P.-M. Diez, Elizalde, L. de Errazu, P. Gil Moreno de Mora, E. de Huertas, J. Pereyra, J. Quinones de Leon, J. de Sard, J.-M. Sert.

Les fonds furent offerts avec empressement non seulement par toute la Colonie Espagnole de Paris et les nationaux habitant la France, mais affluèrent du fond de la péninsule. Nous sommes

heureux de pouvoir citer les quelques noms de Don Eduardo Dato, duc et duchesse de Santo-Mauro, le Préfet de Guipuzcoa, Bauér, Jimenez, Lamothe, Gonzalez, Byass, comtesse de Romanones, duc de Penaranda...

L'hôpital, dont le Président d'honneur est l'Ambassadeur d'Espagne, M. le marquis del Muni, est dirigé par un Comité actif ainsi composé :

Président : marquis de Casa-Riera ; Vice-Président : Quinones de Leon ; Secrétaire général : Botella ; Trésorier : marquis de Cavyedes.

Membres : Diez de Errazu et de Sard.

Que ne pouvait-on attendre avec de pareils éléments, avec un si auguste patronage ? Les 25 lits de l'ambulance sont devenus 60 en attendant la construction d'un nouveau pavillon de 40 autres.

Le docteur de Sard, désigné par le directeur du service de santé pour remplir les fonctions de médecin-chef, eut cette bonne fortune — rêve d'un chirurgien — de se voir donner carte blanche pour construire et aménager selon toutes les données les plus scientifiques un hôpital modèle.

Deux années d'expérience à la tête d'un service de l'hôpital du Lycée Buffon, sous les ordres du major Gosset, ne lui laissaient rien ignorer des perfectionnements, des innovations que la chirurgie de guerre actuelle reconnaît d'absolue nécessité ; salle de réception, salle d'attente, salle d'examen, salle de radiologie avec table Ledoux-Lebard, pour extraction de projectiles sous le contrôle radiologique, salle de pharmacie, salle de stérilisation, salle d'opérations, tout se suit et s'appelle méthodiquement, inondé de clarté, dans un éblouissement de céramique claire, avec de larges baies vitrées ouvrant sur les somptueux ombrages : on sent une idée directrice, réalisant,

libre de toute entrave, un plan tel qu'elle la conçut.

Le maître est assisté de deux chirurgiens, les docteurs Saez et Ferrero de Madrid ; autour d'eux glissent silencieusement les soeurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Le service odontologique est confié aux professeurs Amoedo et Salas, dont le cabinet est à lui seul une petite merveille.

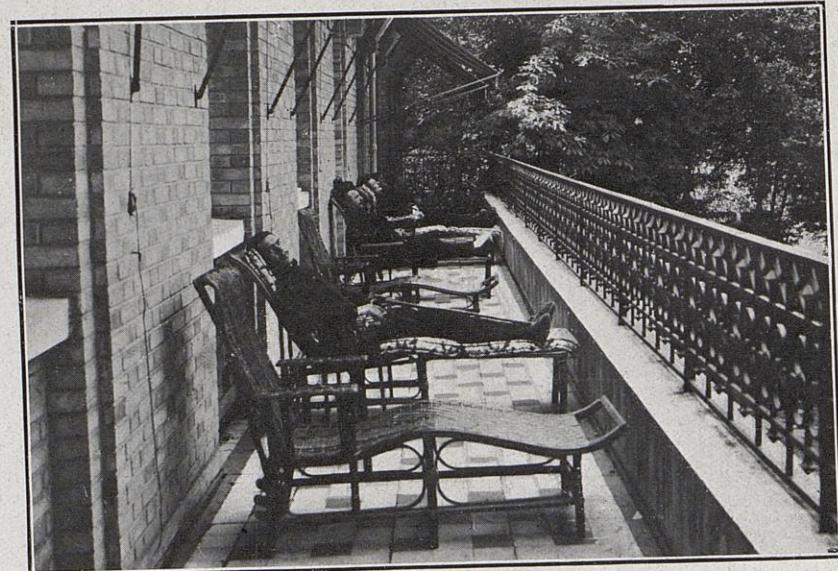
Des plantes vertes élancées, des palmiers jettent une note gaie dans les dortoirs blancs, dans les longues galeries, sur la véranda aux larges fauteuils d'osier, où la cure d'air et de soleil achève l'œuvre de salut du praticien sous la voûte des marronniers séculaires.

Le sentiment de gratitude dont on se sent pénétré se double à la pensée de l'autre œuvre accomplie dans le propre palais du Roi où les cris de détresse de l'Europe entière sont entendus. On ne dira jamais assez ce qui se fait là-bas sans bruit pour les prisonniers de guerre, les blessés, les rapatriements, les échanges, les populations enlevées, jusqu'aux mariages par procuration des jeunes filles dont les fiancés sont internés en Allemagne : quarante secrétaires ne suffisent pas à l'écrasante tâche, aux 200.000 correspondances échangées, nulle lettre né restant sans réponse, le Roi dictant et signant lui-même les principales.

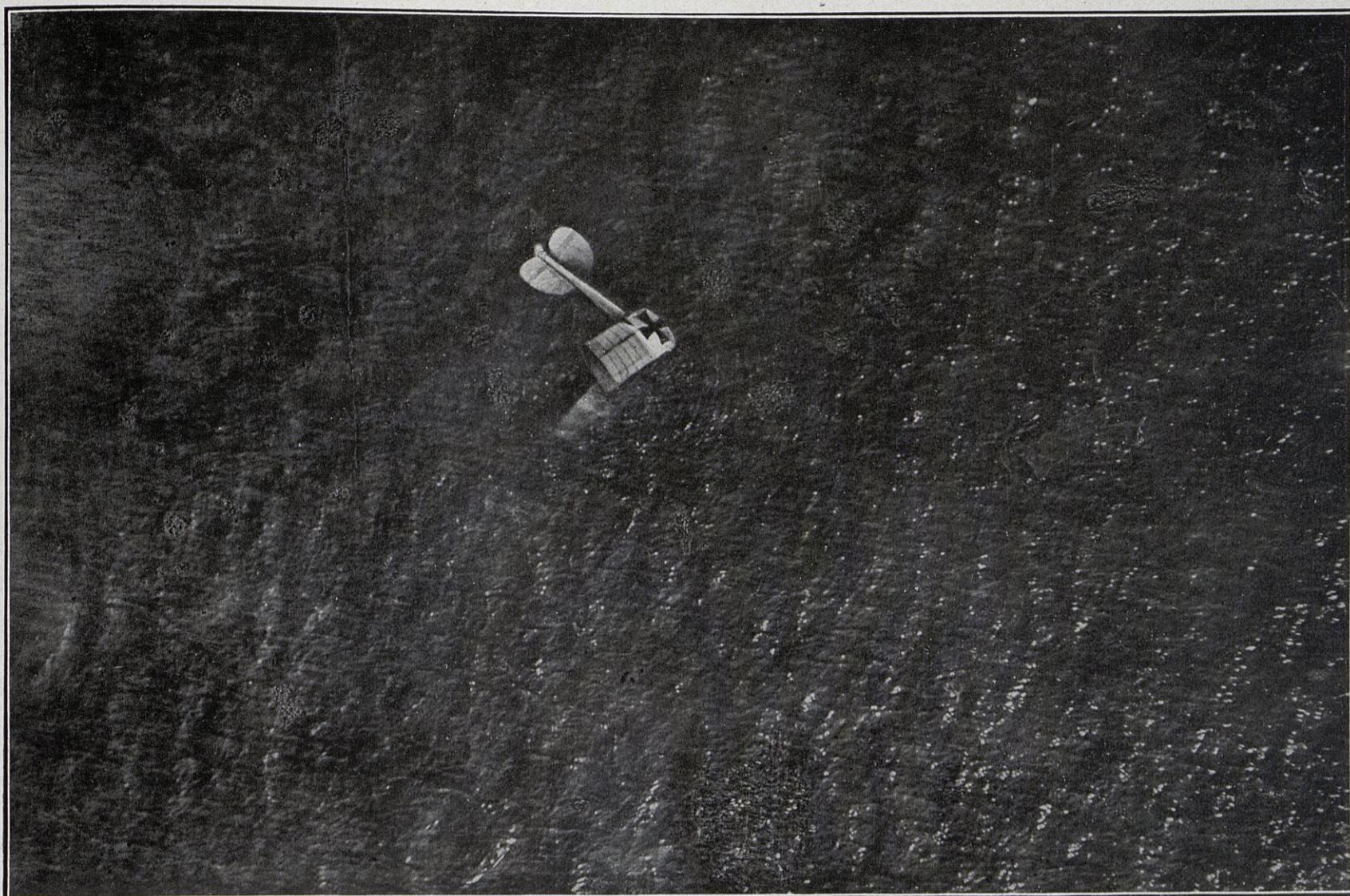
Le rôle de médiateur du Souverain prend de jour en jour un relief plus singulier, imposant le sentiment qu'il appartient à lui seul.

Et c'est très bas qu'on s'incline, en quittant cette maison amie, devant la royale effigie. Du haut de son cadre armorié, le petit-fils de Louis XIV n'a plus ce sourire légendaire qui fit la conquête des Parisiens en 1905, mais une gravité sereine qui touchera plus sûrement encore leur cœur ému et reconnaissant.

M. J.



Galerie installée pour les convalescents.



Un avion allemand ayant formé le projet délicat d'aller bombarder certains points de la côte belge, rencontra des avions anglais qui immédiatement l'envoyèrent « au sein des flots ».



SUR LA CÔTE BELGE. — Les soldats belges, témoins de l'aventure, organisèrent une expédition pour s'emparer de l'avion boche que l'on ramena triomphalement sur la dune flamande.



# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DIRECTEURS:  
H. DUPUY-MAZUEL & JEAN-JOSÉ FRAPPA

Les hommes formant « une vague d'assaut » attendent le moment de s'élancer au combat.

VIN GÉNÉREUX  
TRÈS RICHE  
EN QUINQUINA

## BYRRH

SE CONSUMME  
EN FAMILLE  
COMME AU CAFÉ

★ Pour avoir toujours  
du Café Délicieux ★  
Terroir sélectionné • Arôme concentré • Supériorité reconnue



Grande Cafétéria MASSET  
140 et 142, Rue Ste-Catherine. — BORDEAUX  
Pris des CAFÉS MASSET Terrefrés

QUALITÉS	MÉLANGES GARANTIS	LES 2 K. 500	LES 4 K. 500
		France Gare	France Gare
Extra fin.	Carcassonne, Nîmes, Béziers	11	1/2 k.
Extraup	Saint-Mars, San-Sébastien	12	2 40 20 18 90 2 10
G <sup>e</sup> arome	Coste-Roue, Hyères,		2 30
Excelsior	Bordeaux, Martigues, Nîmes, Salom...	13 50 2 70 23 40 2 00	
		18 3 20 27 18	

Expédition dans toute la France, FRANCO port et emballage, contre mandat-poste, par colis postaux de 8 k. 000 et 4 k. 000.  
Envoi du Prix-Gouraud des Cafés VERTS, sans frais, à toute demande



### POUR nos SOLDATS TOMBÉS au CHAMP D'HONNEUR

Toutes les familles en deuil ont la pieuse coutume d'offrir aux amis de leurs chers disparus un

### SOUVENIR MORTUAIRE

qui rappelle les traits aimés du glorieux soldat, ses dernières paroles, ou des textes religieux appropriés.

La Librairie MIGNARD, 38, rue St-Sulpice, Paris  
réunit les sujets les plus artistiques et les plus touchants

#### DE TOUS LES ÉDITEURS RELIGIEUX

Reproduction de portraits faite dans nos ateliers  
en photographie directe ou collée, phototypie ou héliogravure  
Envoy gracieux sur demande des spécimens et prix.



**ENTÉRITES**  
et MALADIES GASTRO-INTESTINALES  
Diarrhée verte des nourrissons. Entrérite muco-membraneuse, tuberculeuse ; Constipation, Accidents appendiculaires, Fièvre typhoïde, Maladies de la Peau, Acné, Eczéma, Furoncules, etc.

GUÉRISON CERTAINE par l'usage de l'

## ANIODOL

Le PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE  
sans Mercure ni Cuivre  
Réalisant sûrement l'antisepsie intestinale,  
à la dose de 50 à 100 gouttes par jour  
**d'ANIODOL INTERNE**  
dans une tasse de fleurs d'orange.  
Prix 3.50 dans toutes l'âge. — Renseignements et Brochures :  
Société Aniodol, 32, Rue des Mathurins, Paris



LE STORE  
“Atlas”

Société Nouvelle du store

“ATLAS”

Transférée provisoirement :  
9, Rue Brown-Séquard  
PARIS

**BARÈGES** (Hautes-Pyrénées). — Station climatérique et thermale. Eaux sulfurées, chlorurées, arsénicales. Les plus riches du monde en Barégine. Toutes affections osseuses et articulaires, et en particulier toutes les suites des blessures de guerre.

**SAINT-SAUVEUR.** — Eaux souveraines dans les maladies spéciales à la femme.

LE PLUS SAIN DES APÉRITIFS  
**CLACQUESIN**  
Seul véritable  
GOUDRON HYGIÉNIQUE

La Pommade Philocombe Grandclément  
EST UNIQUE AU MONDE  
Détruit croutes, pellicules, peigne, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et sans graisser, les fait repousser abondantes et soyeux après la 3<sup>e</sup> friction. Déposé chez les Pharm. Fixe poste 2<sup>35</sup>. — 12 fr. les Six pots. Adr. comm., au Laboratoire GRANDCLÉMENT, ORGELET (Iers).  
étranger : 2 fr. 90. — Les Six pots 15 francs.

# CHOCOLAT LOUIT

## PRODUITS RECOMMANDÉS

CHOCOLAT-LOUIT, Vanille papier bleu, Santé papier jaune, en tablettes pour la tasse.  
CACAO-LOUIT, en poudre, en boîtes métal illustré.  
CHOCO-LOUIT, Chocolat fondant exquis à croquer.  
CHOCO-LAIT, BOUCHÉES-LOUIT, en boîtes, praliné, granité au miel ou en crèmes assorties.  
MADELEINES-LOUIT, à la crème assorties.  
RACACHOU des ENFANTS, en boîtes de 250 gr.  
THÉ SUPÉRIEUR, importation directe.  
VANILLES en TUBES, des meilleures provenances.  
TAPIOCA-LOUIT, en boîtes de 250 grammes.  
MOUTARDE-DIAPHANE, renommée universelle.  
SARDINES "A LA REINE", préparation supérieure.  
SARDINES "SANS ARÈTES" qualité extra.  
SARDINES "LOUIT", à l'huile et à la tomate.  
ROYANS A LA TARTARE; MAQUEREAUX; THON; PURÉE DE TOMATES; PETITS POIS; HARICOTS VERTS; ASPERGES "PRINCESSE" HUILES et VINAIGRES; FRUITS AU VINAIGRE et CONDIMENTS DIVERS; MIXED-PICKLES; CAPRES; OLIVES; ANCHOIS; PICALLILLI à la MOUTARDE-DIAPHANE.

**LOUIT FRÈRES ET CIE**  
BORDEAUX (FRANCE)

## L'APPLICATION DU CARBURATEUR

# Zénith



à la presque totalité des AVIONS MILITAIRES leur a donné les qualités qu'ont les milliers de voitures qui sont munies de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur ZÉNITH, Siège social et Usines :  
51, Chemin Feuillat, LYON  
Maison à PARIS, 15, rue du Débarcadère  
Usines et Succursales : Lyon, Paris, Londres, Bruxelles, La Haye, Milan, Detroit, New-York, Genève, Turin.  
Le Siège social de Lyon répond par courrier à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.

UN PRÊTRE guéril lui-même offre GRATUITEMENT le moyen de se guérir en 24 heures des  
**HÉMORROÏDES**

Ecr. à M. CARRÈRE, Curé à Rioux-Martin (Chartr.) Timbre p't réponse

## CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

### POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boute: 2/50 francs-Pharmacie, 10 Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

PATES ET FARINES SPÉCIALES  
**BOUSQUIN** POUR LES ENFANTS  
PARIS, 95, Bd. Vivienne, Gataf. Co., Les ESTOMACS DELICATS, Les DIABÉTIQUES, etc.

## DEMANDEZ UN

# DUBONNET

VIN TONIQUE AU QUINQUINA

La Seringue à Jet rotatif MARVEL est recommandée depuis 20 ans par les médecins de tous pays pour le traitement des malaises de la femme et pour la toilette quotidienne.  
Exiger le nom MARVEL sur la poire  
Prix franco : 18 fr. — Notice gratis.  
MARVEL (Service A B)  
20, rue Godot-de-Mauroi.

**DUPONT** Tél. 818-67  
Maison fondée en 1847. Fournisseur des hôpitaux.  
10, rue Hautefeuille, PARIS (6<sup>e</sup>)

Tous articles pour blessés, malades et convalescents

MATELAS ET COUSSINS en caoutchouc, à air ou à eau, de toutes formes et dimensions.

## PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE

# OLIBET



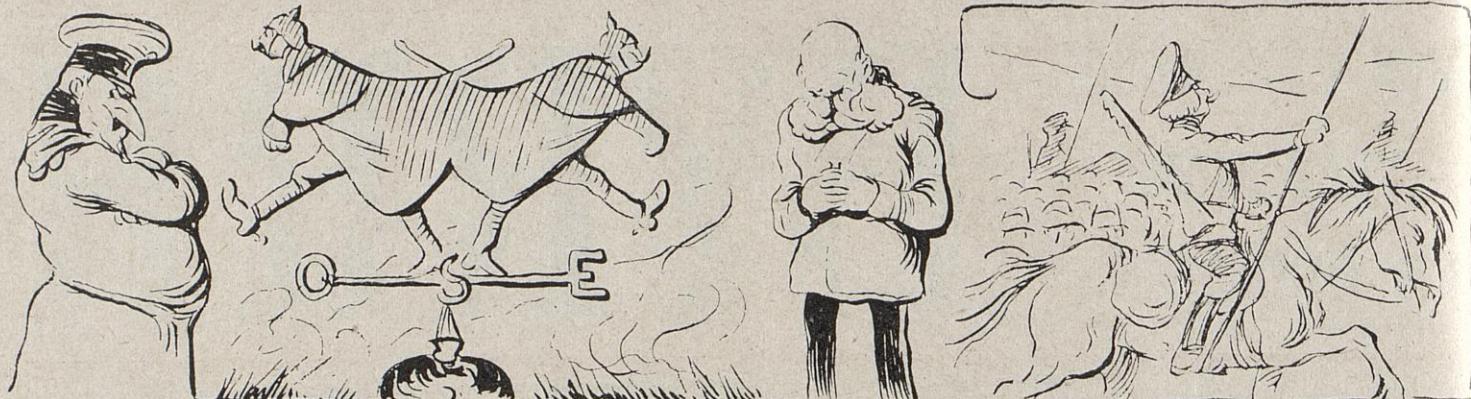
PRODUCTION QUOTIDIENNE  
30.000 KILOS DE BISCUITS.

## TIMBRES pour COLLECTIONS

PRIX courant gratis  
des TIMBRES de Guerre  
Théodore CHAMPION  
13, rue Drouot, PARIS



## LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet



Campagne! campagne! campagne! tant qu'on voudra, mon général...

Le Cobourg fait un nez parce que depuis deux ans il rate sa saison à Vichy.

Celui-là, c'est le Kaiser-giroquette qui court de l'Est à l'Ouest en cherchant le beau temps.

et cet autre (cet Austro) ira.... à la mer.

J'en connais, a dit le Cosaque, qui prendront leurs vacances en Sibérie.

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS de fournitures photographiques.  
Exiger la marque.

## LE GLYPHOSCOPE RICHARD

10, RUE HALÉVY  
(OPÉRA).

Demander notice :  
25, rue Mélingue  
PARIS.

\* CORS AUX PIEDS  
Suppression radicale en 6 jours par le  
TOPIQUE des CHARTREUX  
Frédéric MOREAU & CLISSON (Loire-Inf.)  
Prix 1fr. 25  
Env. Fr. 1fr. 25  
Centre 1fr. 30

PROPRIÉTÉ  
**Villacabras** FRANÇAISE  
LA PLUS PURE, LA PLUS ACTIVE  
DES EAUX PURGATIVES NATURELLES

**ASTHME ESPIC**  
Soulagement et Guérison  
par les Cigarettes ou la Poudre  
2fr. la boîte. Se trouvent dans les hôp. et ph. du monde ent.  
Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.

**Coaltar Saponiné Le Beuf**  
antiseptique, détersif  
ni caustique, ni toxique  
Officiellement admis dans les Hôpitaux de Paris

Les plaies de mauvaise nature et les muqueuses malades, étant détergées, aseptisées et désinfectées, avec une innocente énergie par le **COALTAR LE BEUF**, étendu d'eau au degré jugé nécessaire par le Médecin, on a naturellement songé à utiliser ces précieuses qualités pour les soins de la Toilette. Les résultats obtenus ayant donné entière satisfaction, l'emploi de ce produit, pour les soins de la bouche, les lotions du cuir chevelu, les ablutions journalières, etc., s'est répandu en peu de temps, mais ce succès a fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur l'étiquette la signature de l'inventeur : **Ferd. LE BEUF**, en rouge.

Ce produit unique en son genre et bien Français  
SE TROUVE DANS LES PHARMACIES



## PHOSPHATINE FALIÈRES

L'aliment le plus recommandé pour les enfants

Son emploi est indiqué dès l'âge de 7 à 8 mois, mais surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Favorise la dentition, assure la bonne formation des os. Utile aux anémiques, aux convalescents, aux vieillards.

Se trouve partout. — Dépôt Général : 6, rue de la Tacherie, PARIS

# URODONAL

pour le front

**Urodonal**  
est au rhumatisme  
ce que la quinine est  
à la fièvre.

Recommandé  
par le  
**Professeur Lancereaux**  
Ancien Président de l'Académie de Médecine  
dans son Traité de la Goutte.

**Goutte**  
**Rhumatismes**  
**Gravelle**  
**Névralgies**  
**Sciatique**  
**Artério-**  
**Sclérose**  
**Obésité**  
**Aigreurs**

Communications :  
Académie de Médecine (10 Novembre 1908).  
Académie des Sciences (14 Décembre 1908).



Marraines ! n'oubliez pas de joindre à tous vos envois sur le front un flacon d'Urodonal.

Dans toute cantine  
d'officier, dans tout  
sac de soldat, doit  
se trouver un flacon  
d'Urodonal.

#### L'OPINION MÉDICALE :

Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles, qu'il incruste; du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui lui seul résume et concrétise tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur.

Dr BETTOUX,  
de la Faculté de Médecine de Montpellier.

**L'URODONAL nettoie le rein, lave le foie et les articulations. Il assouplit les artères et évite l'obésité.**

Hors concours San-Francisco 1915

Établissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris-10<sup>e</sup>. — Le flacon d'Urodonal, franco 6 fr. 50; les trois flacons (cure intégrale), franco 18 fr. — Envoi sur le front. Pas d'envoi contre remboursement

# GLOBÉOL

et l'Anémie

*Épuisement nerveux*  
*Anémie cérébrale*  
*Insomnies*  
*Paralysies*  
*Convalescence*  
*Tuberculose*  
*Neurasthénie*  
*Anémie*

Un mois de maladie abrège votre vie d'une année. Le GLOBÉOL permet d'éviter les maladies en augmentant la force de résistance de l'organisme.

Le GLOBÉOL est beaucoup plus actif que la viande crue, la kola, la liqueur de Fowler, l'hémoglobine commerciale, les ferrugineux et tous les toniques.



Votre pouls est faible et dénote un sang insuffisant, seul le GLOBÉOL vous donnera un sang jeune et vigoureux.

Le GLOBÉOL forme à lui tout seul un traitement très complet de l'anémie. Il donne très rapidement des forces, abrège la convalescence, laisse un sentiment de bien-être, de vigueur et de santé. Spécifique de l'épuisement nerveux, le GLOBÉOL régénère et nourrit les nerfs, reconstitue la substance grise du cerveau, rend l'esprit lucide, intensifie la puissance de travail intellectuel, élève le potentiel nerveux. Il augmente la force de vie. Sans aucune accoutumance, sans toxicité, le GLOBÉOL est le tonique idéal qui découpe la résistance de l'organisme et prolonge la vie. Il ne peut être que très utile et très profitable d'en prendre chaque jour comme d'un véritable aliment.

Communication à l'Académie de Médecine du 7 juin 1910, par le docteur Joseph Noé, ancien Chef de Laboratoire de la Faculté de Médecine de Paris.

N. B. — On trouve le Globéol dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco 6 fr. 50; la cure intégrale de l'anémie (quatre flacons), franco, 24 francs. Pas d'envoi contre remboursement.

**FLORÉÏNE**  
CRÈME DE BEAUTÉ  
RENDE LA PEAU DOUCE  
FRAICHE PARFUMÉE

**Toilette intime**  
**GYRALDOSE**  
SUPPRIME PERTES et TOUS MALAISES  
Communication à l'ACADEMIE DE MÉDECINE  
Laborat. de l'URODONAL, 2<sup>e</sup> R. de Valenciennes, Paris.  
Boîte 1<sup>re</sup> 4 fr.; les 5: 17'50; Etranger 4'50; les 5: 21 fr.

Si vous voulez avoir le  
Produit Pur, prenez  
**l'Aspirine**  
"Usines du Rhône"  
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50  
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20  
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES  
GROS : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

**Nouvelle MONTRE-BRACELET**  
FERMETURE AUTOMATIQUE  
Mouvement chronométrique à acier,  
15 rubis, garanti 10 ans. Se fait en  
métal et argent uni ou sujets relief.  
**MONTRE-BRACELET** réclame  
vendue prix de fabrique,  
cadrans heures lumineuses. 19'50  
VERRE GARANTI INCASSABLE  
Grand choix de Montres et Bijoux  
d'actualité. Montres pour aveugles.  
Montres-Réveils, etc.  
Demandez le Catalogue illustré au  
G<sup>4</sup> COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE  
19, Rue de Belfort, à ESENCON (Doubs).

Au Fidèle Berger **CADEAUX**  
Paris, 9, Boul<sup>de</sup> la Madeleine

**EAU  
DE LÉCHELLE**  
Arrête les PERTES, CRACHEMENTS DE  
SANG, HEMORRHAGES INTESTINALES  
DYSENTERIES etc. Flacon 5 Fr. France  
PARIS - PH<sup>e</sup> SEGUIN - 165 R. SAINT-HONORÉ

LIQUEUR  
Crée en 1812  
**BRUN-PEROD**  
véritable CHINA-CHINA

DEMANDEZ LE  
**Fernet-Branca**  
SPECIALITÉ DE  
Fratelli Branca - Milan  
Amer Tonique, Apéritif, Digestif  
Agence à PARIS - 31, Rue E. Marcel

**OBÉSITÉ LIN-TARIN**  
CONSTIPATION

Soignez vos Convalescents  
Sustenez les Blessés  
Tonifiez les Affaiblis  
Par le **VIN AROUD**  
VIANDE - QUINA - FER  
Paris, Rue de Richelieu, 28 et toutes Pharmacies.

**HERNIE**  
Le Bandage MEYRIGNAC  
est le seul appareil sérieux  
recommandé par toutes  
les sommités médicales  
**Supprime les Sous-Guisses**  
et le Terrible Ressort Dorsal.  
ENVOI GRATUIT DU TRAITÉ SUR LA HERNIE.  
Envier sur chaque appareil le nom et l'adresse de l'inventeur.  
MEYRIGNAC. Breveté. 229, r. St-Honoré, Paris (Tuilleries)

**SIROP DE RAIFORT IODÉ**  
DE GRIMAULT & C<sup>ie</sup>  
Dépuratif par excellence  
POUR LES ENFANTS POUR LES ADULTES  
SIROP DE RAIFORT IODÉ  
DE GRIMAULT & C<sup>ie</sup>  
Dans toutes les Pharmacies  
VENTE EN GROS  
8, Rue Vivienne, PARIS.

**VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUx**  
DE CHAPOTEAUT.  
**FORTIFIANT STIMULANT**  
Recommandé Spécialement aux CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.  
Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS: 8 RUE VIVIENNE, PARIS.

**DEMANDEZ LA TOURISTE**  
BANDE MOLLETIERE SPIRALE EXTENSIBLE  
*La Seule en 3*  
TROIS COURBES Supprimant tout glissement.  
Qualité : Marque Or. 2<sup>e</sup> Qualité : Marque rouge.  
En vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.  
Gros : La Touriste, Paris.

**Anémies, Convalescents**  
**GLOBEOL**  
Augmente la force de vivre.  
500 Cure 24<sup>e</sup>, Etranger 7 et 26<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup>, Valenciennes, Paris.

**VARIE** GUERISON DEFINITIVE SÉRIEUSE, sans rechute possible par les OMPRIMÉS de GIBERT 600 absorbable sans picoture. Traitement facile et discret même en voyage. Boîte de 40 comprimés 6 fr. 75 francs contre mandat (nous n'expédions pas contre remboursement). GIBERT, 19, rue d'Aubagne - MARSEILLE

CHEMIN DE FER D'ORLEANS  
Location des places dans certains express

A l'époque où le mouvement des voyageurs va croissant de jour en jour avec l'approche des vacances, la Compagnie d'Orléans croit devoir rappeler au public l'organisation de son service de tickets « Garde-Places » en 1<sup>re</sup> et en 2<sup>e</sup> classes, dans la plupart des trains express au départ de Paris-Quai d'Orsay et à destination notamment de :

Tours, Nantes et la Côte Sud de Bretagne, Bordeaux, la Côte d'Argent, les Pyrénées et la frontière d'Espagne, LiUages, Toulouse, Agen, Bourges, Montluçon, La Bourboule, Le Mont-Dore, Aurillac, Vic-sur-Cère, Le Lioran, etc.

Prix de la location à l'avance quelle que soit la classe : 1 franc par place avec maximum de 3 francs pour location aux membres d'une seule famille ou d'une même société des places d'un même compartiment.

Pour cette location, les voyageurs peuvent s'adresser : à la gare de Paris-Quai d'Orsay, à l'Agence Orléans-Midi, 16, boulevard des Capucines, au bureau de ville, 8, rue de Londres, Paris.

## CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Enlèvement des bagages à domicile au moment des gros départs pour la campagne et les bains de mer.

Comme les années précédentes, l'Administration des Chemins de fer de l'Etat a organisé, pour les époques où se produisent les plus nombreux départs pour la Campagne et les Bains de Mer, un service exceptionnel d'enlèvement des bagages à domicile à prix très réduits : 0 fr. 10 par colis. L'enlèvement a lieu la veille du départ.

Ce Service fonctionnera encore à l'occasion des départs des 29, 30 et 31 juillet, 1<sup>er</sup>, 12, 14 et 31 août et 2 septembre 1916.

En raison des circonstances, les demandes seront acceptées seulement pour les 10 premiers et les 16<sup>e</sup>

et 17<sup>e</sup> arrondissements et dans la mesure où le service pourra être assuré effectivement eu égard aux voitures disponibles.

Les voyageurs désirant faire enlever leurs bagages à domicile trouveront des formules spéciales de demandes dans les Bureaux de Ville et les gares du Réseau à Paris. Les demandes doivent être adressées au Bureau spécial de l'enlèvement des bagages, 20, rue de Grammont, où se délivrent également des billets de toute nature.

## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Les baigneurs qui ont l'intention d'aller faire une saison à Saint-Nectaire, apprendront avec plaisir que la Compagnie P.-L.-M. a réorganisé cette année ses services automobiles pour la desserte de cette station thermale, en maintenant le service Issoire-Saint-Nectaire (service de matinée) et en rétablissant le service Clermont-Ferrand-Saint-Nectaire (service de soirée).

Ces deux services ont été organisés de façon à correspondre directement avec les trains de ou pour Paris et à réduire au minimum la durée du trajet de bout en bout. Ils fonctionneront chaque jour dans les deux sens du 1<sup>er</sup> juillet au 15 septembre.

La gare de Paris P.-L.-M. continuera à délivrer des billets directs pour Saint-Nectaire (via Issoire ou via Clermont-Ferrand) avec enregistrement direct des bagages.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT  
Visite du Mont Saint-Michel.

Jusqu'au 31 octobre, toutes les gares des lignes de Normandie et de Bretagne du Réseau de l'Etat délivreront pour le Mont Saint-Michel des billets directs d'aller et retour à prix réduits des trois classes, valables de 3 à 8 jours suivant la distance.

Les billets délivrés au départ de Paris permettent de passer, au retour, par Granville ; ils sont valables 7 jours et leurs prix sont fixés à :

47 fr. 70 en 1<sup>re</sup> classe ; 35 fr. 75 en 2<sup>e</sup> classe et 26 fr. 10 en 3<sup>e</sup> classe.

VITTEL  
“GRANDE SOURCE,”

EAU DE TABLE ET DE RÉGIME des ARTHRITIQUES

## LA REVUE COMIQUE, par Lucien Métivet



Admirez, sans réserve, ce territorial qui, malgré la cinquantaine proche, a encore belle allure sous l'uniforme (le GVC est M.E.). Entre deux factions, il consacre ses heures de loisir aux arts ou aux Beaux-Arts (le GVC est très OQP) ; il peint des paysages, s'il est homme de génie, ou taquine le goujon, s'il est de la ligne, mais, dès qu'il prend la garde, martial, il devient soldat du train.

## CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Relations à dater du 1<sup>er</sup> juillet 1916 entre Paris-Quai d'Orsay et Luchon. Relations seront assurées comme suit : 1<sup>er</sup> — Départ de Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 50 ; arrivée à Toulouse 7 h. 31, à Luchon 10 h. 40. 2<sup>er</sup> — Départ de Luchon à 21 heures, de Toulouse 23 h. 48 ; arrivée à Paris-Quai d'Orsay 11 h. 11. Billes directes de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes et wagon-lits pour les deux sens du parcours. Pour les conditions d'admission des voyageurs, mises à part, consulter les affiches spéciales.

## CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Billets de famille pour les vacances. Comme les années précédentes, l'Administration des Chemins de fer de l'Etat fait délivrer, pour un quelconque de son Réseau, aux familles composées au moins de trois personnes payant place entière voyageant ensemble, des billets d'aller et retour utilisés dont les prix comportent une réduction très notable sur ceux des billets ordinaires.

Émission de ces billets dits billets de famille pour vacances, dès à présent autorisée de et pour toutes les gares du Réseau de l'Etat, sera continuée jusqu'au 30 septembre et tous les billets délivrés à partir du 1<sup>er</sup> juillet seront valables uniformément, au retour, jusqu'au 30 novembre.

Le prix total d'un billet collectif de famille s'obtient ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires tarif plein pour les deux premières personnes, le tiers de ces billets pour la troisième personne et le tiers de ce prix pour la quatrième et chacune des autres, ce qui permet, par exemple, à une famille de 6 personnes de bénéficier d'une réduction de 40% sur le tarif ordinaire.

Il est également possible que le chef de famille peut autoriser à effectuer le voyage isolément à la condition qu'il en fasse la demande en même temps que le billet. Dans ce cas, il lui est remis un coupon pour l'aller et le retour.

Enfin, il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet de famille et en même temps ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire est admis à voyager isolément, à la moitié du tarif général, pendant la durée de la vacance de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

## CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Billets d'aller et retour collectifs de vacances à prix fixe toutes classes pour familles d'au moins trois personnes. Mission : 15 juin-30 septembre, au départ de 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> classes. Durée de parcours simple : 150 kilomètres. Facultatif : jusqu'au 5 novembre.

Les deux premières personnes paient le tarif normal, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 25%, la quatrième et chacune des suivantes d'une autre de 75%.

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de Paris-Orsay.

Il peut être délivré à un ou à plusieurs des

ACHÈTE AU  
**MAXIMA Bijoux**

**MAXIMA Antiquités**

**MAXIMA Objets d'Art**

Transféré : 3, RUE TAITBOUR (1<sup>er</sup> étage)

**M  
A  
X  
I  
M  
U  
M**

voyageurs inscrits sur un billet collectif de vacances et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt) à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la vacance de la famille, entre le point de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

## CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Nouvelles relations, à dater du 1<sup>er</sup> juillet 1916, de Paris-Quai d'Orsay sur les Pyrénées-Orientales et Barcelone.

Ces relations sont assurées comme suit, grâce à la création d'un nouveau train express de nuit entre Paris et Toulouse.

Départ de Paris-Quai d'Orsay à 22 h. 05. Arrivée à Toulouse à 9 h. 52, Carcassonne 11 h. 43, Narbonne 12 h. 52, Perpignan 14 h. 10, Port-Bou 15 h. 30, Barcelone 19 h. 30 (train de luxe en Espagne) ou 23 h. (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes en Espagne).

Le trajet total Paris-Barcelone s'effectue ainsi en 22 h. 25 ou 25 h. 55 au lieu de 24 h. 40 ou 28 h. 10.

Voitures directes de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes et wagon-lit entre Paris et Port-Bou.

Pour les conditions d'admission des voyageurs, militaires compris, et tous renseignements complémentaires, consulter les affiches spéciales.

## CHEMINS DE FER DU MIDI

La ressource des Pyrénées.

A tous ceux, Français et Alliés, qui cherchent un lieu de villégiature pour l'été, la région des Pyrénées offre, plus qu'aucune autre en France, l'immense ressource de ses villes d'eaux, aussi bienfaisantes par l'efficacité de leurs thermes que par la pureté de leur air et la beauté lumineuse de leurs paysages ensoleillés.

Ce sont d'abord, égrenées le long de la Côte d'Argent battue par les vagues de l'Atlantique, les plages de Soulac-sur-Mer, Arcachon, Capbreton, Biarritz, Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye ; et, de l'autre côté, se succédant au pied des roches de la Côte Vermeille, devant la mer bleue, les ports et les localités pittoresques de La Nouvelle, de La Franqui, d'Argelès-sur-Mer, de Collioure, de Port-Vendres, de Banyuls-sur-Mer.

Puis de l'Océan à la Méditerranée, la chaîne des Pyrénées, en une ligne presque ininterrompue, enserrant dans ses hautes montagnes de fraîches stations balnéaires dont les plus renommées restent Dax, Cambo, Pau, les Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes, Lourdes, Argelès-Gazost, Cauterets, Luz-Saint-Sauveur, Gavarnie, Barèges, Bagnères-de-Bigorre, Luchon, la Reine des Pyrénées, reliée au vaste plateau de Superbagneres (altitude 1.800 m.) par un chemin de fer électrique qui fonctionne régulièrement à partir du 1<sup>er</sup> juin, Capvern, Ax-les-Thermes, Molitz, Vernet-les-Bains, Amélie-les-Bains.

Les relations avec la Côte d'Argent, la Côte Vermeille et les Pyrénées sont facilitées, pendant la saison, par la circulation des trains express de jour et de nuit comportant des voitures directes, wagons-lits et wagons-restaurants.

# LE CRAYON PAPIER

SE TAILLE  
EN COUPANT  
ENTRE  
DEUX TROUS  
UNE  
BANDELETTE  
DE  
PAPIER  
QU'IL SUFFIT  
DE  
DÉROULER

